

Trump USA : Fin de l'expérimentation américaine
*Roland Benedikter interrogé par Johannes Vötter, rédacteur du journal Zett*¹

Pas de jours sans images de manifestations à Washington, Minneapolis, Detroit & Co : la situation reste tendue aux USA — et le front contre le cours de la politique dure de Donald Trump s'élargit de plus en plus. Il ne s'agit plus seulement avec cela de l'assassinat de l'Afro-américain George Floyd, suite à une arrestation policière, mais plutôt du refus du racisme quotidien et d'une Amérique ébranlée dans ses fondements. Mais comment cela se laisse-t-il évaluer d'ici ? L'expert des USA — Roland Benedikter analyse dans cette *interview* la situation politique et sociale à la « Maison blanche » et devant la porte même de celle-ci

Zett : Les USA, sous le président Donald Trump, sont confrontés en ce moment à des manifestations et révoltes, comme on n'en pas vu de telles depuis longtemps. Le pays est divisé. Comment faut-il évaluer de fait la vague de protestations ? Et où pensons-nous « faussement », nous ici, en Europe, à partir de la vision que nous en avons ?

Roland Benedikter : Donald Trump a sévèrement condamné, à plusieurs reprises, le meurtre de George Floyd. Son problème c'est qu'il ne comprend simplement pas réellement le système de la démocratie ou qu'il ne veut pas le comprendre — et qu'il attise des protestations par son action, lesquelles sinon ne se seraient pas déroulées ainsi. C'est une révolte spontanée — dont on peut se passer et même pas planifiée en plus à ses débuts. Au fond, les protestataires ne veulent en effet que réaliser la sentence gravée au-dessus de la cour suprême des USA : « Un même droit sous la loi ». C'est ce qui correspond à la Constitution. Sans le vouloir, mais par la suite peut-être, aussi à partir de raisons électorales en vue de l'élection du 3 novembre de cette année, Trump en a fait une sorte de guerre civile idéologique « haut contre bas », et s'est mis en scène comme le seul et unique gardien du droit et de l'ordre — en y attirant même à lui la religion, alors que lui-même est assez peu religieux. Par exemple, lorsqu'il pose, la Bible en main, devant une église endommagée, au lieu de le faire avec la Constitution. Ainsi a-t-il symboliquement fait cesser la séparation des pouvoirs, sacrée pour une grande partie de la population en Amérique, précisément à cause de la forte religiosité. La plupart des porteurs de dignité religieuse ont condamné cela, parmi lesquels l'archevêque catholique de Washington DC, Wilton Gregory. Nous, les Européens, nous pensons faussement que la démocratie américaine fonctionne comme celles européennes. C'est une construction autre, dans laquelle d'autres éléments entrent beaucoup plus en jeu.

Zett : Il y a aussi un mouvement d'opposition ou selon le cas de dirigeants américains (politiciens, chefs de la police...), qui tiennent foncièrement tête à « l'homme à la tête de mule » de la Maison blanche. Quel est effectivement la vigueur de ce front ?

R.B. : Passablement fort. Par son « soit vous êtes avec moi ou alors vous êtes contre moi », Donald Trump a fait en sorte de miner tout seul ses propres réalisations — par exemple le soutien du mouvement de démocratisation à Hongkong ou bien l'endiguement du gouvernement autoritaire de la Chine qu'une grande majorité des Américains considèrent comme justes. À cause de son égocentrisme et son penser inamical, d'un coup (lequel, il est vrai, n'est pas le seul du genre) il fait trembler le système — et il a torpillé sa réélection avec cela. Pourquoi donc ? Parce que toujours, quand bien même il ait fait des choses sensées, il suit plus ou moins inconditionnellement les trois « P » du populisme : Personnification (l'homme fort), Popularité, Provocation. À la longue, cela doit nécessairement aller de travers. Car les Américains, en tant que nation, tendent fondamentalement au centre — en principe sur tous les aspects. C'est le consensus de base historique de l'Amérique et en définitive aussi la raison pour laquelle il n'y a que deux partis capables de gouverner en Amérique.

Zett : Le racisme quotidien contre lequel s'adressent les protestations aux USA et de plus en plus autour du globe, n'est pas qu'un phénomène purement américain. C'est pourquoi la question se pose : Qu'est-ce qui est « différent » à Washington & Co ?

R.B. : Les USA furent majoritairement fondés par des Européens. La démocratie moderne est née de ce mariage entre l'Amérique et l'Europe. Une partie de leurs descendants voient à présent le système de base de l'Amérique en danger par le changement démographique et ethnique — par exemple, lorsque la population asiatique augmente fortement, lorsque l'espagnol devient pour beaucoup la langue du pays au lieu de l'anglais et lorsque la population d'origine européenne se voit menacée de devenir une minorité. Beaucoup de ces peurs, factuellement et historiquement fausses, sont inconsciemment mises au compte des boucs émissaires traditionnels : à savoir les compatriotes afro-américains, importés comme esclaves autrefois. Ce sont là des modèles d'identification et de préjugés profondément enracinés. En outre l'Amérique est une nation jeune, dont les idéaux et idées, sont beaucoup plus immédiatement vivants qu'en Europe. Et parmi ceux-ci nécessairement aussi pas mal d'idées, de représentations et de présomptions

¹ Première parution dans le journal dominical *Zett* du Trentin-Haut-Adige, reproduit ici avec l'aimable autorisation de l'auteur. L'*interview* est menée par Johannes Vötter, rédacteur du *Zett*.

fausses. Ce n'est pas par hasard si chez Lincoln déjà, il était question « d'anges bons » de l'esprit américain et plus tard en les conjurant sans cesse — parce que lui, Lincoln, naturellement connaissait aussi les autres. Le spectre de la société américaine en groupes d'idées et couches sociales, est nettement plus multicouches qu'en Europe : et les USA sont une société de concurrence extrêmement et largement compartimentée, très fortement différenciée et non pas solidaire. Ce qui fait la solidarité, c'est principalement la foi commune de la population dans l'idéal juste du pays, lequel empiète largement les ethnies. C'est justement pour cela que le « ciment idéal », ou selon le cas, la religion civile émotionnellement unissante : la foi commune dans les idéaux séculaires comme la liberté et l'équité, sont immédiatement plus puissants aux USA qu'en Europe, parce que cette foi forme cette société. Si on l'exprime avec plus de précision : Aux USA co-existe une concurrence économique endurcie de chacun contre chacun avec le sentiment de communauté civilement religieux d'une qualité « d'éligibilité du cœur » : à savoir la fierté de faire partie du pays, ensemble avec ceux des plus actifs et libres de cette première « expérimentation humaine » authentiquement partie « d'en bas », et donc d'êtres humains originaires de toutes les parties du monde, au sein d'une démocratie dotée d'une mobilité socialement illimitée. Mais cela étant, quand un président arrive, qui depuis trois ans encourage une concurrence, en s'apercevant là où il peut dans le même temps la religion civile commune et séculaire — et cela certes en partie aussi à partir de sa maladresse — alors l'échafaudage de base [le « roi composite » du rêve du prophète Daniel, *ndt*] de la société américaine s'émiette. Car les USA ne peuvent exister qu'avec deux choses ensemble : le darwinisme social et la religion civile. L'un ou l'autre des deux, à lui tout seul, se met à détruire le pays. Le darwinisme social, tout seul, conduit directement à la lutte des classes. La religion civile, toute seule, conduit directement au nationalisme. L'Europe n'a ni l'un ni l'autre d'aussi puissant, à savoir — ni une concurrence économique interne aussi forte², ni une société civile si forte, c'est-à-dire des idéaux séculaires aussi forts et formateurs de communauté que chacune et chacun sent vivre immédiatement en lui [« dans ses tripes », *ndt*]. C'est pourquoi une démocratie européenne se ressent moins dramatiquement et moins tragiquement engagée en soi. Mais parce qu'elle n'a pas une telle dialectique extrême, l'Europe est cependant aussi moins dynamique.

Zett : Vous avez déjà renvoyé, au début, à la bataille électorale présidentielle en cours, qui a reçu un tout nouveau coup de vigueur. Dans quelle ampleur Donald Trump la joue-t-il donc — pour un possible second mandat comme président-US — s'il donne l'atout et engage le militaire ?

R.B. Il se peut qu'il mette cela à profit pour une petite partie de son électorat qui ne jure que par lui. Pour la majorité, plutôt pas. Beaucoup de ses électeurs souches ne vont certes pas manifester, mais ils restent à la maison aux prises avec un profond sentiment de malaise et ils n'iront pas voter. Ils devinent qu'ici la polarisation a été poussée bien trop loin et elle ne fait pas de bien à l'Amérique, avec tout ce combat des idées. Cela peut coûter à Trump sa ré-élection qu'il a cru assurée. Or Trump a peu à peu compris cela. C'est aussi la raison pour laquelle il a tenté de jouer la carte religieuse. La Bible en main — se trouvant là debout sans un mot — il veut concilier, en personne dirigeante élue, à l'instar d'une sorte de « religion civile », le représentant d'un idéal supra-ordonné du droit et de l'ordre « d'en haut ». Cela ne lui enlève donc pas, non plus la majorité acquise de ses électeurs. Jusqu'à présent, ce fut peut-être sa plus grosse erreur et cela pourrait lui coûter fort cher. Car les Américains, qui à plus de 90% se disent de diverses manières, religieux, n'aiment pas du tout que l'on fasse un mauvais usage de la religion.

Zett : Est-il donc ici réellement question d'un « état qui a failli », comme plusieurs commentateurs renommés et experts des USA l'ont formulé ces jours-ci, sur l'arrière-plan des troubles et lors de la manifestation devant le Capitole ?

R.B. : De nombreuses personnalités importantes — comme l'ancien commandant de l'OTAN et actuel président de la boîte à idées *Brookings Institution*, John Allen — parlent de fait que ceci pourrait être la fin de « l'expérimentation américaine US ». Et donc la fin d'une société ouverte, séculaire-idéaliste, centrée sur la volonté et méta-éthique et en plus, soigneusement équilibrée entre le haut et le bas par les « pères fondateurs », dans laquelle vaut, d'une part, un principe d'individualité radical et d'autre part, mais aussi où chacun est renvoyé à chacun et personne ne peut faire simplement ce qu'il veut, parce qu'il existe des structures décisionnelles claires (république fédérale présidentielle). À la différence de la manière de voir européenne, les USA n'ont jamais été une démocratie au sens étroit du terme, mais plutôt toujours une république. Ce ne sont pas les majorités électorales qui comptent, mais la majorité des représentants et l'axiome fondamental : « *The winner takes it all !* [Le gagnant raffle toute la mise ! *Ndt*] ». Par ailleurs, les USA n'ont jamais été et ne sont toujours pas jusqu'à aujourd'hui, en premier lieu une nation, mais plutôt une idée. L'idée les maintient pour le moins exactement ensemble comme le système d'état. Trump tente de réduire l'aspect républicain à une sorte de république personnelle et de lui conjurer dans le même temps l'aspect civil-religieux. Je ne pense pas que cela puisse réussir, parce que l'Amérique, en tant que religion civile séculaire, est plus forte que Trump. Mais les événements laisseront inévitablement des traces dans l'âme américaine. Avec des effets à long terme. Comme tous les présidents-US, le successeur de Trump aura beaucoup de choses à guérir.

² Comme celle qui mena à la guerre 1914-18, par exemple. *Ndt*

Pour finir, un autre thème encore. Parlons donc un peu de l'impulsion du penser qui vient du camp des critiques de Trump que soutiennent des personnes proéminentes sur le globe entier : dans les réseaux sociaux sont postées des images noires au lieu d'images saines mondiales de profil — et certes en solidarité avec les victimes afro-américaines de la politique de Trump. Est-ce que ceci est purement une action d'alibi ou bien est-ce que c'est le principe : « Celui qui se tait est en soi déjà un raciste ! » qui vaut ?

R.B. : Non, dans une démocratie, il n'y a ni devoir de parler, ni obligation à se taire. Fondamentalement chacun peut dire ce qu'il tient pour juste. Quant au politiquement correct — et donc qu'il y ait dans l'opinion publique (inexprimée) une seule et unique attitude « juste » : je dois à présent poster des images noires pour montrer de la solidarité et tous les autres sont des barbares, c'est anti-démocratique. Le politiquement correct débordant, sape la libre expression de l'opinion publique, ce fut en effet une des raisons de la contre-réaction de nombreux américains « de bon sens » qui, parce qu'ils étaient aussi en colère à ce sujet, élurent Trump. Présentement, l'Amérique n'a guère besoin du politiquement correct, mais bien plutôt de la méditation de ses idéaux démocratiques de base incarnés dans sa Constitution. Elle a besoin d'un patriotisme constitutionnel. Pour cela elle doit aussi, c'est vrai, repenser peut-être sa devise : « *Ex pluribus unum* (« *Du pluriel faire un* ») qui n'est plus inconditionnellement conforme à l'époque. Et se rapprocher à la suite éventuellement plutôt de celle de l'Europe « *In varietate concordia* [*unis dans la multiplicité*]. En outre, l'Amérique a besoin d'un authentique *leadership* et d'une empathie crédible de ses personnes dirigeantes qui conduisent à l'unité commune, comme cela repose dans la tradition américaine elle-même et de ne pas renforcer les différences du fait que les « forts » veulent commander selon leurs représentations personnelles. Donald Trump devrait lire un jour *De la démocratie en Amérique* d'Alexis de Tocqueville³ : qui est le meilleur ouvrage, prenant ses distances et expliquant l'origine et l'âme de l'Amérique. L'Amérique sans démocratie, divisée en tâches et devoirs entre tous ceux participants au système, ce n'est pas l'Amérique. Malheureusement Trump ne lit guère.

Il est intéressant que le jour où nous achevions cet entretien, en ce qui concerne la représentation du nombre de chômeurs américains, Trump a fait exactement ce que vous exigez : il a soudain exhorté la police à respecter la Constitution et à appliquer le droit égal pour tous conformément à la loi.

R. B. : En effet il possède un flair très affiné dans les changements de terrain. Il remarque le plus souvent à temps là où court le lièvre et s'y résout de lui-même. Ainsi se trouve-t-il toujours du côté du vainqueur. Nous verrons comment il pense sérieusement cela.

Sozialimpulse 2/2020.

(Traduction Daniel Kmiecik)

³ Par exemple, en français en édition de poche Tome I & Tome II (n° 353 & 354) chez Garnier Flammarion, Paris 1981. *Ndt*